

L'arbre de glace
MO MALØ

Au mois de mai 1952, une mission d'exploration polaire mobilisant trois scientifiques scandinaves et leur guide inuit s'engagea dans la vallée isolée de Qinngua, au sud-est du Groenland, à une quinzaine de kilomètres au nord de la petite localité de Tasiusaq.

Depuis des siècles, sans doute depuis l'arrivée des premiers colons danois, cette zone était connue comme la seule véritable forêt à l'état naturel de la gigantesque île blanche, occupée comme chacun sait à plus de quatre-vingt-cinq pour cent par les milliards de mètres cubes de glace de l'Inlandsis. D'autres parcelles boisées avaient bien existé dans des temps reculés, mais toutes s'étaient vues pillées de leurs trésors forestiers, pour les besoins en construction de bateaux ou de maisons. Sans qu'on sache vraiment pourquoi, la vallée de Qinngua était pour sa part restée inviolée.

Pourtant, selon les récits autochtones, on pouvait trouver dans cette oasis verdoyante une diversité

végétale et animale infiniment supérieure à ce qui s'observait dans le reste du pays. Nulle part ailleurs le Groenland, *Greenland* en anglais, ne portait mieux son nom de « terre verte » attribué par ses premiers envahisseurs européens, les fameux vikings débarqués sur ses côtes autour de l'an mille.

Commanditée par la Maison du Groenland, sise à Copenhague, cette expédition avait pour but affiché de relever toutes les traces susceptibles d'expliquer l'anomalie que constituait Qinngua, mais aussi de rendre compte des effets de cette singularité sur les habitants de la région. Certes, à cette époque, la population inuite dominait largement en nombre les quelques Danois égarés dans le coin. Mais il se murmurait partout dans le pays que les gens de Qinngua n'étaient pas des inuits comme les autres, sans que personne ne fût capable de mettre un qualificatif ou des attributs précis sur cette différence.

Afin d'établir au plus juste les spécificités étonnantes de la vallée de Qinngua, le groupe d'exploration se composait d'un géologue, d'un biologiste et d'un ethnologue.

Le géologue islandais, Hafdar Binarson, estimait savoir tout ce qu'il y avait à savoir sur la planète Terre, sa formation et son évolution.

Le biologiste norvégien, Gustav Ortenborg, croyait pour sa part maîtriser toutes les connaissances de son temps relatives aux plantes et aux espèces animales couvrant la surface du globe.

Enfin, rien de ce qui avait trait aux sociétés humaines et à leurs rituels ne semblait échapper à l'ethnologue danois Peter Jensen.

À eux trois, ils constituaient une sorte d'encyclopédie vivante de la Création, capable d'appréhender toutes les découvertes, jusqu'aux plus exotiques ou aux plus bizarres. La science infusait en eux comme un sachet de thé qu'on aurait sans cesse rafraîchi. Un bouillon perpétuel d'intelligence et de curiosité.

Apputiku, leur guide, complétait cette somme impressionnante de savoirs par sa connaissance aiguë du terrain. Les touristes étaient fort rares dans les parages. Mais, depuis Tasiusaq, il avait passé son enfance à arpenter les contreforts montagneux ceinturant l'écrin végétal de Qinngua, le plus souvent à la poursuite d'un animal fuyant ses coups de fusil maladroits. Piètre chasseur, mais doté d'une mémoire photographique si affûtée qu'il pouvait presque mentionner de tête chaque rocher et chaque arbre de la vallée.

La première semaine fut un enchantement pour les trois savants. Chaque soir à la veillée, regroupés autour du feu préparé par Apputiku, ils échangeaient avec ferveur sur leurs trouvailles du jour. Aucune explication globale ne se dessinait encore. Qinngua conservait une grande partie de son mystère, et il faudrait sans doute des mois d'analyse a posteriori des échantillons collectés, appliquant une méthode scientifique expérimentale stricte, pour se risquer à

échafauder les premières conclusions. Mais régnait cependant entre eux une effervescence comme n'en offre que la conviction d'avoir une découverte majeure à portée de main.

– Le sol, tu le définirais comment ? demanda Ortenborg à Binarson.

– Étonnamment argileux et riche. Mais sans moyens techniques pour procéder à des carottages profonds, il va m'être difficile de t'expliquer le pourquoi. Il va falloir revenir, j'en ai bien peur. Et toi, alors ?

– Eh bien je dirais qu'il y a plus de bouleaux pubescents et de saules gris dans cette vallée que dans tout le reste du Groenland. Quant aux animaux, on ne se croirait pas exactement à Bøkeskogen², mais c'est tout de même sans comparaison avec ce que j'ai pu voir ailleurs, y compris dans les autres régions du Sud.

Seul Jensen l'ethnologue s'abstint de tout commentaire ce soir-là, car il apparaissait que, pour une raison inexplicquée, les populations environnantes semblaient bouder ce havre vert. Comme si cette surabondance de biens naturels les effrayait un peu.

La période était au dégel.

Chaque jour qui passait estompait un peu plus la gangue de neige et de givre enveloppant la végétation. La nuit, les températures descendaient encore

2. L'une des plus grandes forêts de Norvège.

allègrement sous les -10 °C. Mais le jour, on dépassait à l'inverse sans peine les +10 °C, ce qui offrait à nos promeneurs, tous sens en éveil, la sensation plaisante d'un printemps constamment renouvelé.

Pour ne rien manquer de Qinnqua et de ses merveilles, Apputiku avait proposé aux trois hommes dont il avait la charge de bivouaquer tous les jours en un lieu différent. Certains soirs, ils n'édifiaient leur unique tente qu'à quelques centaines de mètres seulement du campement précédent. D'autres fois, ils avaient parcouru plusieurs kilomètres. Dans tous les cas, ils étaient si concentrés sur leur ouvrage que ces variations leur importaient peu.

Au dixième jour, ils comprirent tout de même, à l'intensité de leurs courbatures et de leurs crampes, qu'ils avaient plus marché qu'aucun autre jour. Appu admit lui-même qu'il connaissait mal ce recoin reculé de la vallée.

– C'est bien, lui dit Peter Jensen devant la flambée. Au moins tu vas découvrir des choses, toi aussi.

Mais, contre toute attente, la perspective ne parut pas réjouir le pisteur inuit. Dans une nature soumise à des conditions aussi extrêmes, méconnaître son environnement était plus souvent synonyme d'accident et de mort que d'apprentissage. Tous les chasseurs savaient ça, même les mauvais – *surtout* les mauvais.

L'aube du onzième jour se leva dans un embrasement rosé des sommets voisins. Le soleil ne

dépasserait sans doute jamais les crêtes enneigées, projetant sur la vallée des rayons aussi colorés que rasants.

Alors, leur timbale de café en main, ils le virent. Tous en même temps. Planté à quelques dizaines de mètres seulement de leur bivouac.

– Vous avez vu ça ? lança Binarson.

Comment pouvaient-ils manquer un tel spécimen ? Tronc blanc, branches givrées et feuillage diaphane, presque translucide. Bien qu'absurde, le terme qui convenait le mieux à cette chose était un arbre de glace.

Fasciné, Gustav Ortenborg le biologiste s'approcha de l'arbre en question, environ haut comme deux hommes, loin du gigantisme des bouleaux et des saules voisins.

À moins d'un mètre de ce gros arbuste, il retira son gant fourré, s'arrêta et tendit la main vers la ramure immaculée. Les feuilles et les branches étaient si gelées que ses doigts manquèrent de s'y coller.

– C'est quoi ? s'enquit Jensen après l'avoir rejoint.

Binarson était là, lui aussi. Seul Apputiku restait en retrait.

– Aucune idée. Je n'ai jamais ni vu ni entendu parler d'une chose pareille.

– Regardez sur cette branche !

Jensen désigna un rameau à peine plus épais qu'une brindille. À son extrémité pointait ce qu'on

aurait pu prendre pour un bourgeon, mais auquel une observation plus minutieuse rendait son statut véritable. Celui d'un...

– Un fruit !

– On a trouvé un arbre à glaçons ! s'esclaffa Binarson, sous le regard sévère du biologiste norvégien.

Bien que toujours quelques pas derrière eux, leur guide inuit s'était rapproché assez pour être entendu.

Il lança dans son danois approximatif :

– Faut pas toucher. Faut surtout pas manger.

– Tu connais cette espèce ? l'interrogea Ortenborg.

– Non. Je sais juste qu'il vaut mieux garder ses distances.

Mais cette anomalie dans l'anomalie leur paraissait si étonnante que les trois scientifiques s'empressèrent de négliger sa mise en garde. Binarson fit la courte échelle à Jensen, de telle sorte que le fruit, étrange bille noire couverte d'une pellicule blanche, ne tarda pas à rouler au creux de la main de l'Islandais.

Le douzième jour, les trois explorateurs décidèrent d'un commun accord qu'ils ne quitteraient pas cette zone si étrange sans en avoir appris plus sur l'arbre de glace.

Le géologue se demandait quelle particularité du sol pouvait produire un tel phénomène.

Le biologiste ne comprenait pas comment un végétal pétrifié par le froid pouvait néanmoins être assez vivant pour produire des fruits. Un autre fait le surprenait également : l'arbre portait bien

un fruit, mais aucune fleur, préalable en principe incontournable.

Quant à l'ethnologue, il cuisina tant et plus Apputiku sur les contes et légendes circulant à ce sujet dans la région, sans que le guide inuit ne se montre très disert à ce sujet.

Le treizième jour, au réveil, le fruit noir et blanc avait disparu du fond de la gamelle hermétique où il avait été précieusement conservé.

– Si l'un d'entre vous l'a mangé, je ne lui en voudrai pas, déclara calmement Ortenborg. Mais au nom de la science qui nous unit, je demande à celui qui a fait ça de se dénoncer.

Les deux autres se récrièrent avec force. Apputiku, lui, paraissait trop terrorisé pour qu'on le soupçonnât raisonnablement d'être l'auteur du forfait.

Ce n'est que plus tard dans la journée, quand le soleil se couchait enfin, que le coupable se dénonça malgré lui. Le biologiste et l'ethnologue préparaient le repas quand ils aperçurent la silhouette lointaine de leur camarade géologue se dresser sur un surplomb rocheux, à quelques dizaines de mètres seulement. D'abord immobile, Binarson prit un élan soudain et se jeta dans le vide. La chute ne dura que quelques secondes. Mais le gouffre était assez profond pour ne laisser subsister aucun doute sur son issue.

L'Islandais venait de se donner la mort sous leurs yeux.

Les deux autres ne parvinrent pas à échanger le moindre mot jusqu'au lendemain.

Il s'agissait déjà du quatorzième jour. Deux semaines pleines s'étaient écoulées. Et le ravissement des débuts venait de céder la place à l'horreur.

Quoique d'ordinaire peu propice aux récits, c'est cette heure matinale de la journée que choisit Apputiku pour raconter ce qu'il connaissait de la légende dite de l'« arbre de glace ». Selon celle-ci, les fruits de cet arbre rendaient fou. Ou, plus exactement, ivre d'une connaissance si grande qu'elle en devenait néfaste.

– Je ne comprends pas, réagit Jensen. Qu'est-ce que ce fruit peut bien révéler de si terrible pour en arriver à...

Il préféra ne pas prononcer le mot.

– À quelle connaissance Binarson a-t-il accédé ?

– Quelle connaissance exacte, je ne peux pas vous dire, répondit l'inuit. Ce que dit le conte, c'est qu'à chaque personne qui goûte un de ses fruits, l'arbre dispense une vision de ce qui l'attend après la mort.

– Tu veux dire que cette vision varierait selon l'individu ?

Il esquissa un sourire et haussa les sourcils, comme le font les hommes sous ces latitudes quand quelque chose les dépasse.

– En tout cas, c'est ce que prétend la légende.

Ortenborg, qui était resté silencieux durant tout le temps de la narration, tendit un doigt tremblant vers l'arbre glacé :

– Y en a un autre...

– Un autre quoi ?

– Nom d'un chien, Peter... Ouvre tes yeux : un autre fruit !

Une deuxième bille noir et blanc avait éclos durant la nuit. Et malgré le péril manifeste, malgré la mort d'Hafdar Binarson et malgré l'effroi que ce fruit en apparence si modeste leur inspirait, les deux savants ne purent résister à la tentation. Ils étaient nés pour accumuler le savoir ; il était hors de question qu'une connaissance aussi fondamentale que celle-ci leur échappe.

Au coin du feu, on se jura bien sûr de ne pas toucher au fruit défendu avant de l'avoir dûment fait expertiser au laboratoire de chimie, à l'université de Copenhague. Et chacun s'abîma dans un sommeil hanté de rêves étranges.

Ils n'avaient même pas pensé à inhumer ce pauvre Binarson, bouillie humaine étalée au pied du promontoire.

Ils s'y employèrent dès le matin du quinzième jour.

Hélas, dans ce val coupé du monde, les ondes radio passaient mal. Il n'était question ni d'organiser le rapatriement du corps de l'Islandais, ni même

d'avertir les autorités du drame survenu dans leur mission.

Alors ils creusèrent un trou assez grand pour le colosse barbu. Sur la sépulture improvisée, ils bricolèrent une croix avec deux bouts de bois et un peu de ficelle, puis jetèrent quelques brassées de fleurs sauvages tout autour. Le résultat était presque joli. Mais tous ressentirent un malaise à l'idée que, une fois eux repartis, personne ne viendrait sans doute jamais se recueillir sur cette tombe-là. L'éternité d'Hafdar Binarson ne serait qu'un long isolement, sur un bout de terre que nul ne foulait.

Depuis deux semaines qu'ils côtoyaient Apputiku, une confiance amicale s'était établie avec l'inuit. La vague défiance des débuts, relief d'un inconscient colonial trop bien ancré, s'était muée en une fraternité sincère. On dormait avec lui, on mangeait la même chose que lui, on lui confiait ses émerveillements comme ses doutes. La mort du géologue les avait un peu plus rapprochés encore.

Alors qu'ils s'emmitouflaient dans leurs sacs de couchage, cherchant un repos qui les fuyait, Peter Jensen revint à la charge :

– Appu... Tu es sûr que tu ignores le savoir révélé par l'arbre de glace ?

– Si je le savais, je ne serais plus de ce monde pour le raconter, professeur. La vision qu'offre ce fruit est si insupportable que personne ne peut survivre à cette connaissance.

La Genèse !

La référence claqua dans l'esprit du Danois comme un coup de fusil. Il était étrange qu'aucun d'entre eux n'y ait songé plus tôt. Comme l'arbre de la connaissance du bien et du mal, ultime test tentateur auquel Dieu avait soumis Adam et Ève dans le jardin d'Éden, l'arbre de glace de Qinngua renvoyait sans doute l'humain à ce qu'il avait de plus sombre. Et cette épiphanie-là devait être si douloureuse que, dans tous les cas, elle rimait avec la fin de celui qui la recevait.

Depuis 1721 et l'évangélisation du Groenland par les pasteurs luthériens, la religion de la Bible et les croyances vernaculaires avaient largement fusionné. Jensen le savait. Mais rarement il avait observé une appropriation aussi flagrante des mythes occidentaux. À moins... À moins que ce ne fût l'inverse !

Car restait à savoir si le mythe avait produit cet arbre étrange, ou si cet arbre étrange avait donné naissance au mythe.

Tout cela tournait tant et tant dans l'esprit engourdi de Peter Jensen qu'il s'endormit sans se sentir glisser. Ortenborg avait déjà sombré, lui aussi.

Leur sommeil fut cette fois si lourd qu'aucun des deux n'entendit le gentil Apputiku se lever dans la nuit drapée de toile, ouvrir la gamelle recelant le deuxième fruit, croquer la baie congelée puis se saisir du grand coutelas de chasse que le Norvégien ne prenait plus la peine de glisser sous son oreiller.

Les coups que l'inuit porta au corps inerte de Jensen furent aussi fermes que discrets. Trois

seulement furent nécessaires pour en chasser la vie. Puis, comme si rien de tout cela n'avait existé, la main encore sanglante, Appu se recoucha pour finir sa nuit.

Au moment d'ouvrir les yeux, Gustav Ortenborg ne hurla pas. Considérant la dépouille de son confrère, il se contenta de verser quelques larmes froides. Brume de tristesse et d'incompréhension.

Il dominait d'une bonne tête leur guide inuit. Sa musculature imposante lui permettrait probablement de maîtriser le petit homme sec. Et pourtant il se sentit incapable d'agir. Il contempla un Apputiku endormi aussi benoîtement qu'un enfant.

Une fois éveillé, celui-ci parut un peu étonné en découvrant le corps de sa victime. Alors, sans un mot, il se chargea seul de son enterrement.

Les survivants atteignaient le seizième jour de l'expédition. Ils passèrent les deux suivants sans se parler, comme l'avaient fait précédemment le même Ortenborg et feu Peter Jensen.

Pour l'inuit, ce furent deux jours passés à accomplir les servitudes quotidiennes comme si de rien n'était.

Pour Ortenborg, deux jours à remâcher la situation. À relire la *Genèse*, à la page où l'ethnologue avait laissé ouverte sa Bible personnelle. À se demander s'il était préférable d'assurer sa survie ou de comprendre le fin mot de cette tragédie.

Ortenborg était la raison même, mais à dire vrai, il se sentait virer un peu zinzin. Il parlait seul pendant des heures. Il s'interrogeait beaucoup :

– À quoi aura servi le sacrifice de mes deux camarades, si je repars d'ici sans avoir élucidé le mystère de l'arbre de glace ?

La nuit, il ruminait encore, autant dans l'espoir de parvenir à une conclusion que pour se préserver d'une éventuelle attaque d'Apputiku.

Le dix-huitième jour en fin d'après-midi, après un thé des bruants un peu enivrant, une spécialité groenlandaise, le biologiste s'approcha une nouvelle fois de l'arbre maudit. Accroché à une branche basse, à portée de main, un troisième fruit le narguait. Il le fixa un long moment, dans les rayons déclinants. Puis enfin, quand la petite bille devint plus noire que blanche, il la décrocha et la colla dans sa bouche sans la mâcher.

Il n'en savait rien, mais quelque chose lui soufflait que s'il voulait accéder à tous les secrets de l'arbre, il valait mieux laisser le fruit distiller lentement ses sucs sur son palais, plutôt que de l'avaler comme un goinfre.

Au début, il ne ressentit pas grand-chose. Il s'agenouilla au pied du tronc, posa les deux mains à plat sur le fût glacé, et alors seulement s'imposèrent à lui quelques évidences.

La première concernait Binarson. Il vit ce qu'avait vu le géologue islandais avant de se jeter

du surplomb. Sur un fond noir et immense, désert cosmique, s'agitait une infime particule tout aussi ténébreuse que ce qui l'entourait à perte de vue. Cette poussière, c'était l'homme après sa mort. Un rien minuscule rendu au rien universel. La vérité d'Hafdar, c'est qu'il n'y avait rien *après*. Que la vie n'était qu'une parenthèse vaine et inutile, et qu'il était tout aussi vain et inutile de vouloir la prolonger. Dans ces conditions, le suicide était encore la plus sensée des options possibles.

La deuxième lui proposa de partager la vision d'Apputiku le meurtrier. Dans l'*après* de l'inuit, l'homme n'était pas une poussière insignifiante, mais au contraire une force incommensurable, au pouvoir de destruction aussi puissant que le pouvoir d'expansion de l'univers était infini. L'univers était fait pour s'auto-crée, l'homme pour s'auto-détruire. Alors, avant de s'effacer lui-même, sa mission en ce bas monde était de dispenser le plus de désolation possible. Et il ferait de même dans la mort, semant indéfiniment le chaos, fantôme, spectre ou simple souvenir malheureux.

La troisième évidence n'était adressée qu'à lui seul. Elle ne faisait de lui ni un néant détruit ni un géant destructeur, mais plutôt un fluide neutre et sans fin, sans cesse ballotté d'un bout à l'autre du grand Tout, sans répit ni repos. Contrairement à ce que promettaient la plupart des religions, l'*après* n'était pas félicité. Mais c'était bien la vie sur

Terre qui offrait le meilleur état possible de notre conscience.

Il ne fallait pas tuer, encore moins se tuer. Il fallait au contraire survivre et faire survivre autant qu'on le pouvait. Qu'on le veuille ou non, le paradis était ici-bas. Aussi douloureux et imparfait fût-il. Rien de mieux – ni de pire, d'ailleurs – ne nous attendait.

Avant de quitter l'arbre de glace, Ortenborg interrogea celui-ci une dernière fois :

– Si Jensen avait mangé de tes fruits, quelle vérité lui aurais-tu dispensée ? Celle de Binarson, celle d'Appu, ou la mienne ?

– Aucune, crut-il entendre en retour.

– Comment ça, aucune ?

– Rien qui ait déjà été écrit.

– Je ne comprends pas.

– Il n'y a rien à comprendre, répondit l'arbre qui poussait dans sa tête.

« Aucune vérité. »

« Rien à comprendre. »

Cette absence de réponse l'hébéta plus encore que les effets du fruit. Jensen était-il donc si sage que ce fruit-poison qui rendait fou n'eût pas entamé sa raison ?

Apputiku et lui restèrent une semaine de plus au campement près de l'arbre. La logique sanitaire et administrative eût voulu que Gustav Ortenborg

rentrât au plus vite à Tasiusaq puis à Godthab³, la capitale groenlandaise, avec Appu le meurtrier dans ses bagages. Une simple déclaration d'accident – ils étaient très fréquents dans ces contrées sauvages – corroborée par le témoignage du guide inuit suffirait sans doute à faire passer la pilule auprès de la police locale et de la Maison du Groenland.

Mais le biologiste n'en ressentit ni l'envie ni encore moins l'urgence. Il pressentait que la vallée de Qinngua ne lui avait pas encore livré tous ses enseignements.

Ainsi, il passa les sept derniers jours de son séjour à alterner les observations botaniques ou zoologiques et les recherches sur ses deux amis défunts. Dans le paquetage de Binarson, il trouva un flacon contenant plusieurs dizaines de cachets de barbiturique⁴. L'Islandais était donc un dépressif qui se cachait.

Le sac de Peter Jensen lui dévoila un autre secret bien gardé : le Danois ne croyait en rien. Son journal intime indiquait clairement qu'il avait perdu la foi en même temps qu'il avait gagné sa science. La présence de la Bible dans ses affaires ne trahissait qu'un souci méthodologique – il est connu, en effet, dans la communauté des ethnologues, que le texte sacré compile nombre de

3. Elle n'est devenue Nuuk, son nom inuit, qu'en 1979.

4. Dépresseurs du système nerveux central, les barbituriques ont longtemps été utilisés comme anxiolytiques, avant l'invention de ces derniers, au milieu des années 50.

contes et légendes ancestraux. Ce n'est que pour y confronter les récits rencontrés lors de son périple que Jensen avait embarqué avec lui son Ancien et son Nouveau Testaments.

En observant Apputiku dans ses activités vivrières – leur stock de nourriture parvenant à épuisement, l'inuit les alimentait tous deux des produits de ses traques et collets –, il apparut enfin à Ortenborg que celui-ci était avant toute chose un chasseur. Mauvais chasseur, peut-être, mais chasseur tout de même.

Et de ces trois indications, en apparence anodines, il parvint à cette déduction : à chacun d'entre eux, l'arbre de glace avait révélé un au-delà conforme à ses propres croyances et valeurs. Binarson s'était vu gratifier d'une mort déprimante, Apputiku d'une mort meurtrière et lui-même d'une mort qui renvoyait à l'importance primordiale de la vie et de l'usage pragmatique qu'on en faisait – il n'était pas biologiste pour rien.

S'agissant de Peter Jensen, l'interprétation était plus sujette à débat. De nouveau, il en parla avec lui-même de longues heures.

– Ça renvoie à quoi, cette absence de vérité révélée ?

L'ethnologue se croyait-il si supérieur aux autres que rien ni personne ne pût lui enseigner quoi que ce fût ?

Une seconde inspection des effets du Danois, une lecture plus approfondie de son journal intime, finit par lui apporter la réponse qu'Ortenborg espérait.

Cela survint le matin du vingt et unième jour. Le jour de leur retour à Tasiusaq et à la civilisation.

Si l'arbre n'avait rien à apprendre sur l'au-delà à Jensen, c'est non seulement parce que celui-ci ne croyait en aucun principe supérieur, mais surtout parce qu'il croyait dans l'infini pouvoir démiurge des récits. À ses yeux, ceux-ci n'étaient pas créés par les dieux pour nous délivrer une vérité quelconque, ceux-ci étaient écrits par les hommes afin de façonner les divinités dont ils avaient besoin.

Or, écrivain velléitaire et jusque-là improductif, Peter Jensen n'avait pas, à ce jour, rédigé sa propre légende. L'arbre de glace se serait donc montré bien incapable de faire écho à un texte ou des traditions qui n'existaient pas encore.

L'ethnologue était un homme neuf et qui demeurait à définir. Cela aurait pu le sauver, s'il n'était tombé sous la lame du chasseur.

L'arrivée des deux rescapés à Tasiusaq se déroula exactement comme Ortenborg l'avait prévu. On pleura leurs pertes, mais on ne fit porter sur eux aucun soupçon particulier. Comme le consentement muet d'Apputiku l'avait scellé pour eux deux, l'inuit et le Norvégien conservèrent un absolu silence sur les motifs véritables des deux décès. À la Maison du Groenland, on porta ces disparitions à pertes et profits et on conclut que la verte vallée de Qinnua demeurerait, au moins en l'état de la science, une anomalie sans explication.

Tenté de consigner tous ces événements dans un texte de fiction à la Jules Verne, Ortenborg ne se reconnut pas le même talent que Jensen. Et puis surtout, s'il était totalement sincère, il redoutait un peu ce que pourrait provoquer en lui la mise noir sur blanc d'une telle histoire.

Il espérait juste que personne ne s'aventurerait plus aux confins de Qinnua avant plusieurs décennies. Jusqu'à la prochaine expédition en mal d'illuminations, sans doute.

Jusqu'à ce que d'autres hommes s'interrogent sur l'au-delà des montagnes.